

Paysage...

Michel Deguy

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2210ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deguy, M. (2004). Paysage..... *Contre-jour*, (3), 75–80.

Paysage...

Michel Deguy

...Ce beau mot français le fait entendre — et ce fut une fonction de la poésie que de faire entrer du sens dans les mots par des assonances : *le paysage est le visage du pays*. *Paix* et *sagesse* entrent aussi dans sa rumeur. Le paysage était l'aspect de la «Nature» pour un regard humain détaché dans son attachement terrestre même. Hölderlin passa la moitié de sa vie (*Hälfte des Lebens...*) à dire le passage des saisons sous les fenêtres de sa Tour. J'essayais de m'en souvenir en donnant ce poème :

Terre

*Tu rentres. Tu quittes le rivage. Tu retournes en terre.
Les amers quittent la mer. Soudain cette moitié de monde qui était
en mer redevient terre — forêts, champs, campagne. À son tour
celle-ci devient l'océan. Tu reviens au monde des vivants comme
un Grec débarqué tournait le dos à l'inféconde. L'immensité se
fait solide, moissonneuse, verte et blonde, guéable. Les nuages
sont utiles. Tu écarter les buissons de la lisière, rentres dans le
bois, retournes à l'épais — l'impénétrable. La forêt de chênes
chante.*

En même temps c'est le temps, le double régime chaque moitié est le tout, dans l'indivision.

Celle de la sérénité hölderlinienne : l'oubli de la menace, le vaste, la pérennité, le pour-toujours du s'entr'aimer multiple, pareil au spectacle quand le monde se donne en spectacle, l'oisiveté léopardienne ; c'est quand les champs et les eaux, les forêts et les fleurs, les nuages et les neiges assonent dans le zèle des saisons.

Avec celle-ci : repoussé, ulcérant, le contre-courant funèbre, le complot du destin, affliction et nuisance, la conspiration de la perte, voici la morition des proches, la contagion des maux, l'acerve érosion, la calomnie générale, l'abréviation de la vie, l'encombre, la terre périmée, l'extermination du passé, le périr.

Le paysage suffit : parcourir des corps et des yeux vingt mille lieux sur la terre transporté par la marche ou par l'avion, assis à la baie du train rapide ou immobile à la *table d'orientation* du sommet, c'est la jouissance de l'incarnation. Finir le jour là où on aimerait finir ses jours, « c'est ici ! », c'est le commencement d'une « contemplation » qui pourrait nous ravir (« extatiquement »), peut-être au-delà (du *templum*). Le ciel vu de la terre était le temple, le toit ouvrant du visible. Le païen, Juvénal par exemple, parle d'*exhaurire coelum oculis*. Augustin, le chrétien, lit dans les cieux l'*enarratio* de la « gloire » divine.

Nous avons renversé le rapport et préférons *la terre vue du ciel*. Mais c'est toujours la gloire qui fait la méditation : quand la beauté *météorologique* (*sublimis* traduirait le *meteôron* grec), la lumière du « temps glorieux » nous verse une entière ration de visible. Le sublime fait affluer le beau.

Le paysage est-il toujours un artefact ? Est-ce le travail humain, son façonnier, qui se donne en spectacle, « jardin de la France », ou l'anse portuaire aménagée, que sais-je ? Je ne crois pas. Pas seulement. La « sauvagerie » du paysage alléguée par les premiers alpinistes, de Pétrarque à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, atteste que l'expérience de la Nature (plus tard appelée *sentiment*) éprouve la stupeur du paradis : le terrestre n'est plus fait pour l'homme. Il faut qu'il s'y fasse.

Paysagiste est aujourd'hui le nom d'un métier de seconde nécessité ; hier un des noms du peintre. Les « paysagistes » ne peignent pas que la campagne. Pas

de paysage sans paysan, dit le syndicat. Certes. Et je vais y revenir — puisque le ton de mon début, au prétérit, prenant la Nature avec des pincettes, laissant présager la catastrophe, adieu à la paysannerie, et le reste : perte du Pays et du *Heim* (*Heimatlösigkeit*)... Cependant je prends le paysage comme ce qui se découvre d'abord à la *découverte* : le moment édénique, quand Adam ouvre un œil, ou Robinson, ou le naufragé de Góngora posant un premier pied dans la *soledad* : Terre ! La *Découverte*, grande, est un mot du voyage plutôt que de la phénoménologie. Pourtant il traduirait assez le dévoilement, l'*entbergen* ou *enthüllen* du philosophe. « Ce fut une révélation », dit le langage commun de la langue. Et la révélation est à double détente. La première, c'est l'ouverture au monde et du monde — ou l'ouverture au monde du monde. Même le dieu de la Genèse marque une pause, et « voit que c'est bien comme ça ». *Ily a*, comme titre son livre le philosophe français Claude Romano. Avant que la détresse se découvre à Ulysse sur le rivage d'Ithaque réapparu, ou Déméter à Céléos, ce qui paraît, c'est Ithaque-au-monde (ou le monde d'Ithaque), ou le foyer de la demeure. Le moment de l'hospitalité, c'est quand aucun dieu ne se révèle dans la rencontre, et l'apparition est divine avant les dieux ; se suffit à elle-même. Yahvé est dans le feu ? Mais d'abord l'incendie. C'est le mot d'Anaxagore : *opsis tôn adélôn ta phainomena*. Le vrai est la splendeur du beau, disons pour renverser Plotin. Tel est le premier coup de foudre. Avant que la question se pose si « le ciel a formé cet amas de merveilles / Pour la demeure d'un serpent » (Corneille). Puis la vieille dame sera Athéna ou Déméter. « Paysage avec Orion », titre Poussin. Mais sans Orion il n'est pas très différent. Paysage avec faune ou avec fauves, avec ruines, avec nudités. Quand la peinture peignait le paysage. Moi aussi j'ai vécu en Arcadie : à entendre moi aussi comme l'aparté du peintre.

Retour aux *choses* mêmes, c'est l'injonction du philosophe. On aimerait en rester là, ici-bas pour l'éternité. Le paysage est infini ; « diminutif de l'infini », dirait Baudelaire. Côté littérature, la métonymie correspond à cette diminution. La partie vaut pour le tout, qui lui-même « vaut pour » le Tout.

Je désire ce qui se donne, « c'est tout ». La source gave son reflet. Tout est détail agrandi de bonheur. Le don afflue dans le « donné » des philosophes. Délice plutôt que supplice, quand la perfection est de ce monde. L'enfer est pour plus tard — dans un instant, quand l'*histoire* commence.

Arrêt sur image, comme on dit aujourd'hui. Pourquoi image? L'imagination qui représente la chose en son absence même, selon la définition du philosophe, change la chose en son image, c'est-à-dire en ce qu'elle est — en son essence, dirait Proust, où il faut entendre l'indivision d'un parfum (celui qui est au milieu du sonnet baudelairien des «Correspondances»), d'une genèse (*escence*) et d'un sens. Le poème se tient dans la grande image qu'il fait parler, et qui parfois se condense dans le titre — ou la devise — du tableau.

Le portrait du pays, ou paysage, donc, changé aussitôt en souvenir dans une mémoire infinie aidée aujourd'hui par la photographie, peut contenter notre soif. Un amour non jaloux — même s'il privilégie à jamais son paysage préféré, pour chacun remonté de l'enfance ou entrevu par l'échappée d'un voyage — passe ses jours à feuilleter inépuisablement l'album, comme il en passait tant à surveiller la terre. La vacance et le tourisme répondent à cette soif : y aller. «J'y étais», j'ai vu de mes yeux vu, c'est le seul avantage de celui qui raconte à ceux qui n'y furent pas. Et le mot «en direct», ou *live*, télévisuels, ne peuvent rien contre la phénoménologie de la perception : celle-ci est eidétiquement différente de ses vicariances. Après tout le rôle, sans cesse majoré aujourd'hui, du *témoignage* repose sur elle.

*

Longtemps j'ai rêvé (jeune poète) d'une œuvre descriptive au printemps de l'indicatif, relevé d'une «nature» plus vive que morte... sans doute parce que le poème (le poète) ne pense pas décrire «sur le motif», mais évoquer, faire voir, «donner à voir», ou comme disait Mallarmé, par litote, *suggérer*. C'est-à-dire faire apparaître (un des sens de «créer») ce qui ne serait pas visible sans son «verbe». «Et j'ai vu quelque fois ce que l'homme a cru voir»... Illumination? La nature alors imiterait l'art, comme disait l'autre. Présomption «romantique»? Peut-être. Toujours est-il que je rêvais, moi aussi, de fédérer tous les cadastres du terrestre : *Fragment du cadastre* fut mon premier poème (Gallimard, 1960).

L'image est ce qui donne à voir à la pensée, avant même d'offrir aux yeux la réplique ou le double, l'effigie photographique de la *vista*. L'image change la chose en «elle-même». Comme un aveugle parcourt le braille avec ses doigts, et

du sens avec les significations se forme dans sa tête, ainsi par l'imagination aux yeux fermés sur la « vision éblouissante » (je la reconnus, c'était Venise, nous dit le Narrateur) : ainsi le poème tâte en pensée la terre imageante comme les penseurs d'avant Socrate imaginant l'être avec les éléments, en terre, eau, air, feu. Le visible donne à la pensée ses figurants pour qu'elle se schématise elle-même. Hölderlin disait des artistes qu'ils « assemblent la beauté de la terre » (*Andenken*).

*

Protection du paysage ?

Qu'est devenue la « nature » ? Où va la terre ? Et le *pays* ? Le pays, ou, sous son nom allemand, le *Heim*, recule, et son décès nourrit une nostalgie moquée des astéistes ou taxées de « réactionnaire ». Pas de pays sans paysan, disait le slogan ; mais Jünger il y a un siècle savait que le paysan avait déjà cédé la place au travailleur (*der Arbeiter*).

« La Nature a eu lieu, on n'y ajoutera pas », notait Mallarmé. Le paysage est une chose du passé, autrement dit un trésor, que notre nostalgie, donc, conserve ou restitue : *patrimonialise*, c'est-à-dire change en *valeur culturelle*. Et le Musée pour les *vista*. Comme l'arbre de Mondrian se faisant damier ou croisillon de 1917 à 1944, l'abstraction de la peinture répond à, et de, cette déforestation. Il n'est pas sûr que la soustraction des choses favorise la vision humaine.

La fin du Romantisme qui souleva l'âme de l'Europe (Albert Béguin) est sans retour même si elle dura cent ans. Le naturel et le culturel sont passés l'un dans l'autre. La nature est entièrement objectivable. Les dernières tentatives, dites du « symbolisme », pour la retrouver « aux antipodes », Gauguin de l'autre côté de la terre, la perdirent. Ce qui nous occupe est la déterrestration. L'astro-physique contemporaine (magnifique, et notre enthousiasme en vérité) a remplacé Schelling. Quant au Rêve (Albert Béguin), il appartient à Freud depuis 1900.

Le ravage se déchaîne et n'arrêtera plus. La liste interminable des maux a remplacé la litanie des biens que la nature tenait en réserve. Le naturiste est le pantin grotesque de la nudité que la publicité manœuvre. La phytopharmacie ou les marchés bio ne sont pas moins *productifs* que la production industrielle.

L'étendue du désastre est tout ce qui nous reste à parcourir, et c'est ce qui garantit encore une fonction à la *littérature*. (La forêt brûle, le rivage est bétonné, le désert croît, le lac asséché, l'océan pollué, la plaine insalubre, le carbone couvre le sud-est asiatique, le déluge s'appelle *El Niño*, l'éther est déchiré, les espèces meurent plus vite que les idiomes, les grands animaux doivent céder la place à la démographie, et puisque toute la terre est changée en une immense réserve de combustible (mais finie), on la consumera. La terre n'a plus le temps de se reprendre, de se retirer dans son opacité comme le méditait la fable heideggerienne du *Kunstwerk*. Le monde en son développement «mondialisé» réduira sa diversité en l'unique Mégapole nécropole monotone. Le génocide est en cours. Il n'y en aura pas deux.

*

Le paysage se désintègre mais notre amour du paysage, intégral, s'intègre. Les foules à Paris entourent le grand jardin du Luxembourg, moins pour admirer les fleurs bien éduquées ou ses arbres empotés que l'exposition, appendue à ses grilles, des grands formats photographiques : *La terre vue du ciel* pour notre œil grimpé à la place du dieu.

Alors ? Cette époque serait celle de la vision double, ou division, consciente et sciente de sa diplopie. Science avec conscience font la schize exquise de l'âme. Le temps est suspendu. Par diplopie, j'entends que notre voir bifurque à tout instant, un œil sur la peau un œil sur les protéines, un œil sur Phryné un œil sur son ADN, un œil sur le potage un œil sur le transgénique. Strabisme divergent. La Recherche, disait Primo Levi (autrement dit la Science) est le fatum de l'humanité.

L'image au sens moderne, devenue médusante, c'est cette *image de marque* de l'humanité, portrait-robot anthropométrique, partout reproduite et «vendue», jusqu'aux extra-terrestres. La prison de l'anthropomorphisme se referme, avec les petits sujets de Disney sur les parois.

Gespräch im Gebirg, écrivit Celan : l'entretien dans la Montagne. Qu'est-ce qui assemblait (*GE*) la montagne (*Berg*) et la parole (*Sprache*) — « depuis que nous sommes un dialogue » (Hölderlin) ? Le logos disparaîtra-t-il en même temps que la montagne et celle-ci avec celui-là ? Quel est cet en-même-temps ?